S'émanciper de l'information

Pour une autre pratique de l’échange



Université des Canards Réfractaires

6 décembre 2020

Discord

Alexandre Duclos

Table des matières

---

[1] Photo en couverture d'Aurélien Gillier ©

Avertissement

Ce texte est proposé pour animer un atelier. Il est provocateur, excessif, et ce de manière délibérée. Sans déborder mes convictions, j'ai choisi une forme enlevée afin de provoquer des réactions et nourrir le travail d'atelier. En aucun cas je n'ai souhaité blesser, inquiéter ou mettre mal à l'aise ceux et celles qui auront l'amabilité de lire ce texte, mais si cela s'avère être le cas pour vous, je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Vous aurez tout le loisir de me le dire et de m'expliquer pourquoi lors de la session sur Discord. Malgré sa vocation de « provocation », il ne contient aucune information non sourcée ou non vérifiable. Indépendant, je n'ai aucun conflit d'intérêts avec quelque institution que ce soit citée dans ce document de travail. Pour ce qui est du parti pris politique, je suis socialiste associationniste jauressien (espèce en voie de disparition ou de renaissance, c'est selon), c'est-à-dire que je considère que le politique doit prévaloir sur l'économique, mais je crois moins en un état tout puissant qu'à un état qui ménage de la place aux associations, aux coopératives, aux mutuelles et les protège des puissances de l'argent, afin que l'essentiel de la décision politique se négocie à l'échelle de la fréquentation. Je suis « compagnon de route » de la La France Insoumise parce qu'il me semble que, malgré certains désaccords avec ce mouvement, en dehors d'une constituante, d'un virage radical vers l'écosocialisme, la souveraineté populaire et une lutte tous azimuts contre les pauvretés, c'en est globalement fini de la république française (sans parler de l'hypothèse d'une république sociale). Pour le reste, je suis issu de la bourgeoisie culturelle, socio-anthropologue indépendant, chargé de cours à l'université Paris

1 Panthéon Sorbonne, docteur en sociologie, docteur en philosophie et diplômé de l'IEP de Paris.

Une méditation en guise d'introduction

Souvent, la plupart du temps pour dire vrai, les idées de cours, de conférences, vidéos, articles ou livres me viennent de manière intuitive, et une fois que l'intuition est là, impossible de la chasser. Après avoir reçu l'invitation du Canard Réfractaire, sans crier gare et sans raison particulière, une intuition débarque et fait le siège de mon esprit. Il me faut vous parler d'information, et plus exactement, livrer devant vous une bataille contre notre culte contemporain de l'information (et autre réinformation[2], désinformation et surinformation). Peut-être parce que le Canard Réfractaire est un nouveau média et qu'aujourd'hui nous associons presque mécaniquement média et information. Peut-être aussi contre notre pleine collaboration à la présente situation anthropologique complètement folle et inédite : une humanité exposée à des flux continus d'information, et avide de cette exposition. Ce n'était déjà pas rien de devenir collectivement un *public*, pour reprendre le mot de Gabriel Tarde au tournant du XXe siècle. Nous devenons aujourd'hui une nuée informe de récepteurs disséminés.

Mon premier réflexe, quand je reçois l'intuition, c'est de la laisser faire son chemin, faire le billard dans mon esprit. Je la médite. Puis, pour la remettre à sa place, je vais chercher le dictionnaire, le vieux dictionnaire, le dictionnaire des mots anciens, le Littré, pour faire parler les mots ; et en l'occurrence, pour entendre ce que le mot « information » a à nous dire.

---

[2] Il est imprudent d'utiliser ce terme sans garder à l'esprit son histoire. Introduit ou pour le moins largement popularisé à la fin des années 1990 par Bruno Megret puis par Henri de Lesquen, il a d'abord été déployé par des figures et des réseaux politiques favorables à la réhabilitation de politiques racistes, à l'expulsion des étrangers, à l'arrêt de l'immigration et à la ré-immigration.

« . du lat. *informationem* (qui signifie action de former, de façonner), de *informare*, informer ».

Il nous indique déjà qu'informer, c'est donner une forme, façonner. Mais ce vieux dictionnaire fournit aussi une citation du XVIe siècle, de Michel de Montaigne[3]. Cette citation alerte mon attention et non, je ne me trompe pas, après plusieurs vérifications, je comprends que Montaigne utilise le mot *information* pour décrire une torture. C'est-à-dire par exemple un démembrement. Les coups et les machines informent le corps du condamné en le mettant en miettes selon leur propre spécificité. La machine à tordre laisse un corps tordu, la machine à distendre laisse un corps distendu, la machine à percer laisse un corps percé, la machine à torture donne forme, informe.

« *Êtes-vous pas injuste qui, pour ne le tuer sans occasion, lui faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent par son âpreté, devance le supplice et l'exécute*[4] ».

---

[3] Citer Montaigne et jouer avec des mots latins avant de commencer un propos peut paraître une manière de faire snob, élitiste. Qu'on me comprenne bien. En partant de l'étymologie, j'appuie au contraire sur le fait que je suis totalement ignare sur le sujet, que j'ai besoin du dictionnaire pour comprendre de quoi je parle et que même si j'avais quelques notions, je décide de les mettre de côté pour repartir, avec celles et ceux qui voudront bien me lire, de zéro, de rien ou presque, de ce que tout le monde vit, du fait « information » tel qu'il apparaît dans la vie de tout un chacun.

[4] Cf. *Les essais,* livre II, Chapitre 5.

Ainsi, l'histoire du mot nous fait un petit signe pour nous rappeler qu'une information transforme, déforme celui ou celle qui la reçoit. Non seulement parce qu'elle peut former celui ou celle qui la reçoit mais encore parce qu'il ou elle a dû se transformer pour la recevoir et être capable de la traiter. Mais pendant que je suis dans le registre de la torture, il me revient que la douleur est *information*, une information transmise par une partie de mon corps à une autre partie de mon corps, et qui me signale une blessure, un danger, ou tout au moins un problème dans une de ses parties. Même erronée (comme dans le cas du membre fantôme), elle est information.

On pourrait aborder la question de la réception de l'information à partir des sciences cognitives et de la psychologie sociale. Ces dernières ont démontré, grâce à des expérimentations, des logiques dans la réception de l'information, par exemple la valeur de la primauté de l'information : si je reçois plusieurs informations sur une personne, la première information reçue sera plus importante et informera les suivantes. Ainsi, si on me donne les informations suivantes à propos d'un individu : « il est timide, sympa, un peu manipulateur », je ne me figurerais pas la même personne que si on me dit qu'il est « sympa, timide, un peu manipulateur », ou encore « un peu manipulateur, timide, sympa ». La fameuse expérience de Milgram montre comment toute une éducation sociale à l'obéissance détermine la manière dont nous allons interpréter les informations que nous allons recevoir. Mais dans ces lignes, je ne souhaite pas avoir recours à ce point de vue, à cette grille d'analyse puisqu'effectivement, je veux proposer une réflexion très primaire, comme un exercice de précaution, un travail sous forme de questionnement sur ce qu'est,

primordialement, une information : un ensemble de données, saisies dans un protocole d’échange, incorporé par le récepteur.

Et en effet, si on doit pouvoir définir une information comme un ensemble de données produit par un émetteur, inerte ou mobile, elle n’est actualisée et ne devient information que lorsqu’ un récepteur reçoit cette information. Pour que l’émetteur reçoive l’information, il faut qu’il en soit capable. Il y a par exemple de l’information en puissance qui circule à travers des ondes radio qui nous traversent en continu sans que nous soyons capables de les recevoir, parce que nous ne sommes pas corporellement équipés de récepteurs radio. Il faut que le récepteur soit adapté ou que le récepteur s’adapte. En réalité, le même processus est à l’œuvre dans une langue ou dans un langage. Je dois apprendre la langue ou le langage avant de pouvoir recevoir l’information dans cette langue ou ce langage et la faire exister.

Il me semble crucial de comprendre que ce qui fait l’information, c’est surtout la disposition du récepteur. Prenons un exemple simple : un carottage dans les glaces des pôles, nous apprend nombre de choses sur les évolutions climatiques, sur l’évolution de la composition des pluies ou les éléments charriés par les vents à travers les siècles. L’échantillon de glace, la carotte, nous informe, elle contient des informations. Mais personne, aucune instance capable d’une intention n’a souhaité déposer ces informations dans la glace ; personne n’a voulu informer ou placer des informations dans cette carotte. C’est une figure de style que de dire que la carotte contient des informations. Non, c’est un protocole d’échange, d’interaction avec la glace qui produit (même le terme « extraire » est un peu excessif) l’information. C’est donc la disposition du récepteur qui produit

et réalise l'information. Quand on s'attaque à de la matière préexistante, quand la *data* précède l'action humaine, c'est le *data mining*, le traitement de la donnée ou du donné qui génère, qui invente l'information. Et ce processus de création de l'information relève d'une formation, d'une déformation du point de vue du récepteur. En d'autres termes, que l'information soit produite par un informateur (un émetteur) ou par un récepteur, c'est toujours le récepteur qui réalise, qui concrétise l'information, qui fait du message une information ; et cela passe par une prédisposition de soi, par une transformation de soi.

Je dois me transformer pour être informé, me disposer à recevoir pour recevoir. Ce faisant, je me donne une nouvelle forme, je me déforme, je me reforme pour m'informer.

Ce n'est pas un processus neutre, quoique variable selon les échanges d'information, certaines informations ne demandant au récepteur qu'une formation légère et superficielle pour être reçues, d'autres réclamant des changements profonds. Si je veux comprendre les scores de rugby donnés par France Info dans toute leur profondeur, je dois apprendre au préalable un peu le jeu[5] ; cela n'est pas très grave et ne me coûte rien. Si je veux recevoir pleinement l'information contenue dans les chiffres de la croissance, je dois apprendre comment ce chiffre est calculé, ce qu'il signifie. Et créditer sans y prendre garde l'opinion selon laquelle on peut mesurer la santé économique et sociale des

[5] Si l'on est rigoureux, on doit admettre que si je ne connais rien du tout au rugby, ni au sport, ni à la notion même de score, il n'y a pas d'information, l'information en puissance ricoche sur un interlocuteur incapable de recevoir l'information et demeure une potentialité, comme si c'était un bout de phrase formulée dans une langue étrangère inconnue.

sociétés du monde à travers une mesure de la somme des valeurs ajoutées. En apprenant à recevoir un indicateur économique, je me déforme discrètement, en assimilant toute la vision du monde et des rapports humains contenus dans cette manière de s'autoriser à lire le monde à travers des indicateurs chiffrés. Il en est de même lors de l'apprentissage d'une langue.

Je peux tenter de résister à cette transformation, mais c'est difficile, notamment parce que la plupart du temps, cette déformation est discrète et inconsciente. Cette qualité de contrainte discrète, difficilement évitable, et pour laquelle toute résistance résulte en une forme plus ou moins grave d'exclusion sociale, est caractéristique des faits sociaux. Nous pouvons d'ailleurs assez facilement admettre que nos manières de nous informer sont des faits sociaux (et donc des manières de penser, de sentir et d'agir externes à l'individu et qui s'imposent à lui, pour reprendre la fameuse définition de Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*).

Pour le dire autrement, nous pouvons, librement aller chercher des compléments d'information ou des informations approfondies sur tel ou tel sujet, mais pour l'essentiel, la société exige de tout être social *normal* un niveau standard d'information, niveau en deçà duquel l'individu rencontrera des difficultés dans sa vie quotidienne, une forme plus ou moins prononcée de désocialisation.

Un individu français normal doit par exemple savoir qu'un réchauffement climatique est en cours et que l'humanité en est la cause. Or, cette réalité lui est donnée à connaître par un jeu de données qui n'est pas neutre. En effet, un monde qui change selon

des variables et des rapports de cause à effet mesurables (comme celui qui est décrit par les jeux de données utilisés par le GIEC) est un monde sans divinités, un monde prévisible et maîtrisable et de là, un environnement à la main de l'humanité, débarrassé de toute altérité, de toute nature autonome et transcendante. De même, un monde dont la santé se mesure à des taux de croissance est un monde dans lequel on admet implicitement que la totalité des valeurs ajoutées forme le but et l'horizon de l'action humaine.

À toute information correspond un prérequis, un plancher de conception qui rend l'opération recevable. Connaître l'histoire de notre climat via des carottages, c'est pour le moins admettre qu'on a le droit de fouiller la matière, de la faire parler contre son gré, sans lui demander son avis, sans interroger sur un mode chamanique les âmes et les divinités de la glace par des danses et des transes, c'est se donner le droit d'aller fouiller la matière sans lui demander son autorisation, sans entretenir de relations subjectives avec ces grandes altérités. On peut reconstruire ces relations mais c'est difficile, cela paraîtra fou, ou naïf, ou bizarre et cela provoquera pour celui qui veut le faire des difficultés de socialisation.

Toute information qui n'est pas une donnée immédiate de la sensibilité -qui ne nous est pas immédiatement fournie par nos sens avant que ces derniers ne reçoivent une éducation sociale- demande une transformation du récepteur. Prenez la formulation la plus triviale d'un problème d'algèbre donnant les informations suivantes : “le papa de Toto envoie Toto acheter un croissant et un journal, en lui donnant 1 franc cinquante. Le journal coûte 50

centimes et le croissant 45 centimes. Quel est l'âge du capitaine[6] ? Vous avez dix secondes."

Le « plancher » de représentations qui rend possible la transmission des données du problème est le suivant. Dans le monde, il existe des parents et des enfants, qui peuvent échanger des services divers. Il existe des croissants et des journaux. Il existe de l'argent qui permet d'acheter indifféremment des journaux et des croissants. Les sommes peuvent s'additionner et se soustraire. Les croissants et les journaux peuvent être achetés.

Or cette notion-là, à l'échelle de l'histoire universelle des sociétés humaines, est plutôt originale. De nombreux humains ayant existé sur Terre, du fait de leur expérience sociale du monde, n'auraient pas été en mesure de comprendre immédiatement les données du problème, parce qu'ils n'auraient pas été prêts à recevoir une information impliquant que la nourriture commune est à vendre, et que seule la possession d'un vecteur neutre, l'argent, inégalement réparti entre les membres du groupe permet de manger ou non. Il faudrait les former à recevoir l'information[7].

Si l'on est rigoureux, on pourrait dire que les seules informations reçues par l'être humain qui ne demandent aucune transformation pour le récepteur sont celles qui conditionnent des réflexes. Ainsi l'information que mes yeux reçoivent sur la proximité ou

[6] Pardon, c'était plus fort que moi.

[7] Peut-être même que pour nombre de ces humains nous ayant précédés, le réflexe de résoudre un problème n'aurait pas été évident, puisqu'en effet, qu'est-ce que cela a d'évident de vouloir absolument résoudre les problèmes et répondre aux questions ? Peut-être est-ce une énigme, ou un mystère, ou la mise en scène d'un savoir réservé aux dieux.

l'éloignement des objets alentour, et qui déclencheront la dilatation ou la rétractation de la pupille ne demande aucun enseignement, aucune transformation, aucune adaptation sociale. Nous savons accueillir cette information de manière innée, et cette information que nous savons traiter sans avoir à l'apprendre déclenche des réflexes (réflexes dont on trouvera des équivalences chez les pigeons, les moutons ou les tigres). Mais le traitement des informations gustatives, olfactives, auditives fait l'objet d'un apprentissage. Ainsi, ma fille qui a passé les deux premières années de sa vie dans un environnement urbain ultra-bruyant a appris à traiter le silence comme une information anormale et le bruit de fond tous azimuts (composé de bruits de voitures, de bus, de camion, de métro, de terrasse de café, de musiques, de voix des voisins, de laveries, de sirènes, etc.) comme un environnement normal, bref comme un bruit rassurant. Le bruit d'une alarme se déclenchant l'inquiètera beaucoup moins qu'une vraie minute de silence. On voit par là à quel point on se forme et déforme dans l'appréhension des informations, en apprenant à savoir recevoir les informations.

*

Voilà des précautions peu habituelles puisqu'effectivement, « habituellement », notre préoccupation est de savoir si une information est fiable. On opposera par exemple comme par réflexe *info* et *intox*. Certes, il est incontestable qu'une information, à un instant *t*, est ou vraie ou fausse, mais je ne suis pas sûr que la distinction soit parfaitement suffisante. Il est sain de vouloir ne pas être trompé ; il est salubre de se donner les moyens de vérifier les informations que l'on reçoit. Mais l'opposition entre info et intox suppose deux types d'information

radicalement différents, un qui serait une information pure d'intention et un qui serait information *manipulante*, consciemment *manipulante* ; or une information est toujours *manipulante*. Pour le dire autrement, une information vraie n'est pas une information innocente, et cela selon deux modalités (du moins celles qui me viennent immédiatement à l'esprit).

a. D'abord, l'intention de tromper. L'information vraie peut servir une propagande de manière trompeuse en étant parcellaire, choquante, ou encore artificiellement grossie par un traitement médiatique intensif.

Je pourrais vous citer en exemple la mauvaise blague que constituent pour nous autres sociologues les chiffres du chômage. Nous sommes habitués à recevoir les chiffres du chômage en France (communiqué, au sens du BIT par l'INSEE ou directement par Pôle emploi), actuellement situé autour de 9% (hors Mayotte). Cette information est vraie, mais trompeuse, et c'est délibérément qu'elle est présentée de manière trompeuse. On pourrait presque dire que vis-à-vis du sens commun, c'est-à-dire de ce que nous pouvons comprendre et mettre en discussion en tant que citoyens, et non en tant que spécialistes, cette information est vraie et fausse. Elle se fonde sur le recensement de 2 668 000 personnes au chômage au sens du BIT : sans emploi, en capacité de travailler et activement en recherche. Mais au troisième trimestre 2020, en France métropolitaine, le nombre de personnes inscrites à Pôle emploi et tenues de rechercher un emploi (catégories A, B, C) s'établit à 5 783 800[8]. Si l'on ajoute les catégories D et E (non tenues de chercher un emploi), on arrive à

[8] https://statistiques.pole-emploi.org/stmt/publication

6 429 900 personnes inscrites à Pôle Emploi. Auxquelles il faut ajouter une grande partie des personnes touchant le RSA[9]. Soit dans une hypothèse très basse, un total approchant les sept millions de personnes inscrites à Pôle Emploi ou touchant le RSA. La population active, toujours selon l'INSEE, représente 29.8 millions de personnes (hors Mayotte). Or, on voit que la population cumulée RSA et Pôle Emploi représente avec ces chiffres environ 23% de la population.

Environ 9% ou environ 23% ? Les deux informations sont vraies mais elles ne donnent pas du tout le même sens au chômage. Un chômage qui touche entre le cinquième et le quart de la population est un problème social, un problème produit socialement ; un chômage qui touche entre 7 et 9% de la population est un phénomène qui peut être présenté comme relevant d'une réalité acceptable et dépendant des comportements individuels, une affaire produite par des fainéants, pas assez qualifiés, pas assez flexibles. Dans un cas, on peut moraliser un chômeur en lui disant de traverser la rue pour trouver un emploi. Dans l'autre, cela devient absurde. Dans un cas, on peut ne pas mener de grande politique publique de l'emploi et attendre l'ajustement de l'offre d'emploi et de la demande d'emploi ; dans l'autre on doit soit mener des politiques publiques massives de l'emploi, soit décider collectivement de faire avec ce chômage. D'une vérité l'autre, on ne parle pas du même monde, des mêmes vies, et on ne fait pas

---

[9] En décembre 2019, dix ans après sa mise en place, 1 675 000 foyers sont allocataires du revenu de solidarité active (RSA) en France métropolitaine » https://www.insee.fr/fr/statistiques/4507508?sommaire=4476034#:~:text=En%20d%C3%A9cembre%202019%2C%20dix%20ans,Alpes%2DC%C3%B4te%20d'Azur.

les mêmes politiques. Ce sont des significations sociales qui sont ici manipulées, beaucoup plus que des chiffres.

b. Second cas de figure, peut-être plus intéressant encore, l'information qui contient en elle-même une révolution pour celui ou celle qui la reçoit. Représentez-vous Galilée qui transmet à ses contemporains l'information suivante : « c'est la terre qui tourne autour du soleil ». Information factuelle, vérifiée de manière empirique, l'émetteur de l'information offrant de rendre publiques les conditions d'administration de la preuve, tout paraît en règle. Cette information contient en elle-même, par ce qu'elle dit et la méthode qui l'a produite, une révolution des représentations pour le sens commun de l'époque. Elle demande, pour être reçue complètement, que les contemporains transforment radicalement toute leur représentation du monde, la manière dont ils ont collectivement peuplé ce monde de symboles, dont ils le vivent, l'investissent, le ressentent collectivement. Cette prise de position, cette réforme de l'entendement se retrouve chez quiconque intègre ou se met en position de recevoir cette information. Par déformation historique, nous n'avons l'habitude de saisir qu'une partie de la violence à l'œuvre dans cette transmission historique d'information : violence de la censure, violence de la répression exercée sur le porteur de l'information. On ignore la violence que représentait cette information elle-même pour toutes celles et ceux qui ont vu leur univers de sens vaciller sous leurs pieds. On peut à bon droit la dire manipulante ou à tout le moins bouleversante.

Dans un autre registre, la parole prophétique relève de la même logique. Celui qui apporte la vérité révélée -qui se présente

comme une information plus ou moins vérifiable, plus ou moins démontrée, mais non falsifiable- demande que chacun procède à une réforme de son entendement afin de devenir capable de recevoir l'information en tant qu'information et non en tant que baliverne.
Sans aller aussi loin et en emportant avec nous ces quelques exemples, gardons à l'esprit qu'informer, ce n'est pas nécessairement façonner mais c'est demander à l'autre de se façonner pour recevoir.

C'est aussi pour cela que certaines informations sont irrecevables par certains et font l'objet d'un déni. Si accepter les preuves de l'évolution des espèces revient à renoncer à un dogme religieux, ces preuves pourront, en dépit de toute bonne foi, être déclarées irrecevables. Parfois, cela crée des quiproquos tragiquement comiques : rappelons-nous du tweet d'Anne Sinclair de janvier 2020 à propos d'une vidéo mettant en scène le croche-pied d'un policier sur une manifestante : « *Cette vidéo sur laquelle je tombe par hasard, si elle est authentique, est hallucinante et scandaleuse de la part d'un fonctionnaire de police. Les autorités responsables laissent-elles faire sans réagir ?* »

Cette journaliste reçoit et transmet une information, selon elle « hallucinante ». Or, cette information consiste en la vidéo d'un croc-en-jambe d'un policier sur une manifestante, scène qui n'est « hallucinante » que si l'on n'a pas reçu une somme d'informations précédentes, montrant la banalité de la violence policière lors des manifestations, des personnes éborgnées, mutilées voire tuées (Cédric Chouviat, Zineb Redouane, Steeve Maïa Caniçot pour ne citer que les morts les plus récentes). Paradoxalement, il semble que cette vidéo la choque parce que,

comme elle est acceptable, comme elle n'exige pas de réformer son entendement, elle peut être vue, même par les représentants du parti de l'ordre ou pour le dire plus gentiment, par les représentants de l'*establishment*. Et dans le cadre des informations recevables, cette image de croc-en-jambe forme comme une frontière. Elle constitue la limite du croyable, et donc la limite de l'information recevable. Elle seule peut-être reçue sans déformer le cadre général d'appréhension (ou d'intelligibilité) du réel. Les images les plus cruelles seront simplement ignorées. Elles ricocheront sur des émetteurs inadaptés, elles iront se loger dans une sorte de sas destiné à protéger l'équilibre psychique du receveur, ou plus simplement sa bonne conscience. Il me semble qu'il est fondamental de prendre en compte le processus qui rend les personnes capables ou incapables de recevoir l'information ; il faut comprendre la sincérité d'Anne Sinclair dans sa réaction, elle est effectivement fermée, hermétique, imperméable aux autres informations qui auraient changé son appréciation du fameux croche-patte et qui en aurait fait un non-événement. Ces informations ne sont pas, pour elle, des informations ; elle ne les réalise pas, elle n'en fait pas des informations.

C'est aussi ainsi qu'il faut comprendre la position des climatosceptiques qui commencent par refuser de recevoir les informations partagées sur le changement climatique, ou de celles et ceux qui refusent les informations qui valident la théorie de l'évolution parce qu'elles viennent contredire leur foi créationniste. La sincérité de la personne inaccessible à l'information est selon moi une donnée importante, première. Elle rend d'ailleurs très maladroit. Ainsi, une part non négligeable de la bourgeoisie française -plus particulièrement dans les classes

dirigeantes- réfute la notion de violences policières pour traiter les données de l'actualité. Il y a là de la communication, une posture politicienne mais aussi, du moins je le crois, de la sincérité. Ils sont sincèrement incapables de voir dans les images violentes qu'ils reçoivent un effet de système dont ils seraient à la fois les responsables et les bénéficiaires (peut-être selon un schéma de dissonance cognitive mais nous avons laissé les sciences cognitives à l'entrée de ce texte). Et cela les rend terriblement maladroits. Ainsi, en refusant l'approche systémique, ils renvoient la responsabilité des violences sur les policiers, individuellement et collectivement ; de ce fait, ils n'ont plus d'autres solutions pour lutter contre ce qu'ils perçoivent comme un dysfonctionnement que de renforcer la surveillance, en prétendant déployer des dispositifs de surveillance des surveillants, des dispositifs de répression des agents de la répression, ce qui suscite évidemment des résistances de la part surveillant qu'on prétend surveiller.

Pour recentrer notre propos, on peut retenir qu'informer, c'est donc soit utiliser un canal, une déformation déjà pratiquée dans la conscience du receveur, soit ménager une transformation chez le receveur de l'information. Ce processus rencontre des résistances. Il ne suffit pas de rendre l'information disponible pour informer. On ne maîtrise pas la manière dont l'information sera reçue, et toute tentative pour maîtriser la réception exigera un effort d'ingénierie sociale important. Informer ou réinformer, cela peut être aussi violent que ré-éduquer (et cela procède d'une reformation qui ne dit pas son nom), puisqu'il s'agit non pas seulement de « verser » des informations nouvelles dans un réceptacle mais bien de réformer un receveur afin de l'habiliter à recevoir ces nouvelles information, sans rejet de la greffe.

Revenons un peu en arrière. Nous cherchions le contraire de la notion d'information, notamment pour dépasser l'opposition entre info et intox en démontrant que l'information elle aussi est toujours manipulante (ou a minima transformante, la plupart du temps à l'insu de celui ou de celle qui est transformée). Le contraire de l'information, ce serait plutôt la non-formation, la non-déformation. Ou peut-être l'échange de points de vue ! C'est du moins cette dernière hypothèse que l'on va essayer d'explorer ici. Échange de points de vue c'est-à-dire une relation réciproque, consciente, explicite et engageante -liante- pour les deux parties. Dans l'échange de point de vue, on place entre les émetteurs de point de vue une règle commune, une forme de politesse, on ne distingue plus entre émetteurs et récepteurs, chacun étant alternativement l'un et l'autre, et chacun.e transmettra sa perception, son interprétation subjective du sujet traité, la règle commune valorisant la prise de position, la création d'une pluralité de réponses et d'interprétations à partir d'un sujet commun. Le débat horizontal fait apparaître la valeur réelle de l'information.

Ne pas être informé, ce n'est pas être ignare, ce n'est pas refuser d'apprendre, ce peut être cultiver ses propres savoirs et savoir-faire. Si je passe une journée sans écouter France-Info, sans regarder LCI, sans utiliser les réseaux sociaux mais en méditant ou en spéculant, je finirai la journée moins informé à coup sûr que si j'avais consommé de l'information toute la journée, mais peut-être beaucoup plus savant et plus sage. On pourrait peut-être plutôt dire que s'exprimer en tant qu' « informé », c'est parler à partir d'une déformation.

Tout savoir est, en un sens, composé d'informations mais par convention, on appelle information un ensemble de données traduisant objectivement une réalité factuelle, et qui passe par un média, un support de diffusion (et non une simple donnée de la sensibilité).

Tout peut devenir information et une information seule n'apprend rien, d'ailleurs l'information n'existe pas par elle-même. Gardons toujours à l'esprit qu'avant que le récepteur se soit mis en capacité de recevoir l'information et la reçoive effectivement, l'information n'est qu'un possible, une information virtuelle, flottante (comme un virus attendant sur une table d'être ramassé et incorporé par un être vivant). L'incorporation de l'information est littéralement sa réalisation. Si un article est produit, contenant les informations suivantes : « La Covid19 circule de plus en plus (…) le virus touche en priorité telle ou telle population (…), la Covid19 profite de nos faiblesses sur tel ou tel aspect », on a en puissance la diffusion d'une information, on a un ensemble de données qui, quand bien même elles sont vraies et vérifiables produiront de l'erreur au moment de leur compréhension. En effet, pour être compris, l'auteur -l'émetteur- de cette information aura assigné au virus une puissance d'agir dont le virus est démuni. On lit que le virus circule, qu'il touche, qu'il profite ; or objectivement, il n'en est rien. Le virus demeure inerte, il est circulé, il est touché, on lui fait profiter. Il ne se diffuse pas, il est diffusé. Or nous sommes la plupart du temps incapables de nous départir de nos manières de penser et de dire pour coller à une rigoureuse émission de l'information, ou encore formuler une correction qui permettrait une rigoureuse réception de l'information. Ainsi, ce qui est transmis, ce sont à la fois une série

de données exactes -mais changeantes et éphémères- et une erreur qui se pérennise.

1. Mises en situation

Exemple 1 : il est impossible d'épuiser une information

Alors quelles précautions établir pour prendre soin de nos pensées, de nos échanges et -pour reprendre une affreuse formule contemporaine- dans une démarche d'hygiène mentale[10], pour nous prémunir des dérives des flux d'informations et de leur caractère primordialement manipulant ? Pour avancer dans la discussion de ce point, je propose de procéder avec des exemples, non pas seulement des exemples à valeur illustrative mais des cas concrets, des exercices pratiques. Imaginons, par exemple que, du fait de mon expérience professionnelle, je sois en mesure de partager avec vous l'information suivante :

« *Les dispositifs de financements de la recherche européenne, notamment dans le champ de la santé, demandent de plus en plus une participation financière en nature ou en argent, aux organismes privés qu'ils financent, en d'autres termes, les financements européens viennent maintenant compléter des programmes de recherches déjà financés en partie* ».

Cette information est vraie, mais il vous faut la vérifier, la comprendre, et pour cela aller chercher une foule d'autres informations. Vous n'avez aucune raison de me faire d'emblée confiance et encore moins de faire confiance à la transparence de

[10] *Affreuse* en ce sens qu'elle suggère qu'un protocole sanitaire pourrait purger ou assainir notre vie de l'esprit, naturellement disposé à la rêverie, au détournement, à l'imaginaire, à l'intuition, au détour, à la résistance, bref à laisser croire qu'on pourrait faire de l'esprit autre chose qu'un esprit.

l'UE. Par ailleurs, très peu d'organes de presse produisent un travail fouillé sur les réalités des financements européens de la recherche. Donc il vous faudra faire vous-même les vérifications nécessaires.

Je vous le dis d'emblée, cette information est incomplète, puisque les organismes publics sont touchés de la même manière.

Il vous faudrait d'abord, pour comprendre cette information et être capable de la transmettre de manière complète et sûre (circonstanciée), connaître les modalités et les institutions impliquées par le financement européen de la recherche. Comme ces modalités sont très changeantes, il faut encore que vos connaissances soient à jour (est-ce qu'on parle FP7, H2020, est-ce qu'on est dans un cadre EIT, EIT Health, de quel appel à projets EIT Health parle-t-on ?). Une fois rendu là, il faudra apprendre à manier le jargon en Globish, et en l'occurrence la justification des KCA et KAVA.

Au terme du parcours, on aurait la même information à travers une nouvelle phrase : « *par l'usage des KCA dans le mode de financement des projets EIT Health, l'UE exige un investissement (en nature ou financier) de toutes les parties prenantes qui demandent un financement, ce qui favorise largement les grandes structures qui peuvent « investir » leurs projets précédents ou leur masse salariale titulaire* ».

Au bilan, vous ne savez rien ou presque, et vous êtes devenus inintelligibles. Maintenant, si je vous raconte mon histoire dans ces institutions, et si je vous parle de la doctrine Barroso II qui a inspiré directement tout le design de l'organisation et du

financement de la recherche européenne, si je vous en parle sous la forme d'un engagement politique, vous comprenez beaucoup plus précisément et de manière vivante ce dont il s'agit, tout en recevant essentiellement un témoignage plutôt qu'une information (ou plus précisément, quelques informations illustratives accueillies par le truchement d'un témoignage). Et j'aurais l'occasion au passage de partager avec vous une interprétation de la fonction (peut-être inconsciente) de la volatilité des règles, et de la confusion des protocoles.

Cela donnerait quelque chose comme ça : *« l'UE conçoit le financement de la recherche comme l'animation et la structuration d'une émulation-compétition entre des champions privés et éventuellement publics. Cette demande de cofinancement est une manière de privilégier les grands partenaires industriels qui sont aussi les co-décideurs de l'organisation du financement (en l'occurrence le board de l'EIT Health a été constitué au terme d'un appel d'offres, on y trouve des représentants de Roche, de Sanofi, d'ATOS, de Biomérieux, Danone, Philips, etc.) mais aussi de promouvoir un modèle de financement de la recherche en santé comme co-investissement public-privé au service de la croissance »*.

Prenons maintenant l'information suivante : *« l'UE investi massivement sur la recherche en IoT à travers le déploiement de LSP, ainsi le projet Activage a résulté dans le développement d'un middleware nouveau et interopérable, ainsi que dans une sandbox à 360° pour les offreurs de services et les développeurs de technologies »*. Une fois encore, soit on transmet l'information telle quelle et elle est à la fois vraie, trompeuse et excluante, soit on en fait la pédagogie et on exclut ceux et celles qui ont compris,

post formation, parce qu'ils et elles deviennent totalement inaudibles par le reste de la population.

On voit par là comment une information, en tant qu'elle est reçue, est presque toujours reçue de manière incomplète, pas assez contextualisée. Mais il y a une autre part de l'information -outre le contexte de son élaboration- dont on ne prend quasiment jamais conscience : la transformation qu'elle exige chez le récepteur pour être reçue. Imaginons que vous achetiez un enregistreur numérique. Sur la notice d'information, vous trouverez ce type d'information : pour traiter vos enregistrements sur votre ordinateur, il vous faut télécharger tel logiciel afin que votre ordinateur devienne capable de traiter les informations contenues dans votre enregistreur. Pour le dire en jargon, il vous faut transformer les aptitudes de votre ordinateur grâce à un *software* capable d'interagir avec le *middleware* de votre *device* afin qu'ils deviennent interopérables. Ce processus d'appairage est ici explicité. L'information ne sera accessible qu'après transformation (en l'occurrence installation du logiciel). Il en va de même entre nous lorsque nous échangeons des informations. Il nous faut « télécharger », acquérir la manière de penser qui permet de recevoir et de traiter l'information, or cette part de l'information est rarement explicitée. Ainsi, lorsque nous nous emparons collectivement, à l'échelle mondiale, des projections et des indicateurs rassemblés ou produits par le GIEC et qui mettent perspectives les catastrophes environnementales à venir, nous faisons nôtre une position qui considère la planète comme un environnement (un espace à notre main, mesurable, prévisible et maîtrisable) et dans lequel toutes les mesures politiques prises dans l'espace mondial feront l'objet d'une étude d'impact mondiale.

Ce qui signifie qu'il y toujours une part d'indéterminé dans toute information, même la plus sûre, et cette part d'indéterminé se constitue au point de jonction entre les transformations nécessaires à la bonne réception de l'information et la personnalité, l'expérience et la sensibilité de la personne qui doit se modifier pour recevoir l'information. Or cette part d'indéterminé, parce qu'elle est indétermination, ne peut être contenue dans l'information. C'est toujours, plus ou moins complètement, une part manquante de l'information. Ce qui fait qu'une information est toujours bancale, notamment par sa surface adhésive, la surface par laquelle elle se communique et se réalise au contact d'un récepteur.

On voit déjà à travers ces exemples comme l'information est bien souvent incomplète, trompeuse par omission, et par essence « transformante » pour celui ou celle qui la reçoit. Par ces biais-là le fait de s'informer apparaît comme un processus chronophage et peu sûr, et pour le dire simplement, comme un mauvais moyen d'acquérir et de comprendre une connaissance stable et sûre de ce qui nous intéresse.

Toute information, d'apparence simple et anodine est en réalité fausse et trompeuse dès lors qu'elle n'est pas travaillée par le receveur jusqu'à ce que -le contexte étant bien compris- l'information puisse être correctement reçue, correctement réalisée, devenir réellement l'information qu'elle était en puissance. Ce processus a pris un temps fou, inaccessible à la plupart d'entre nous, et l'effort de mise en contexte a par ailleurs transformé la perception de celui ou celle qui l'a fait. Il ou elle est en fin de compte détenteur d'un savoir qu'il ne peut transmettre

sans demander à celles et ceux qui l'écoutent une longue plage de temps.

Il ou elle ne pourra en réalité la communiquer que sous une forme trompeuse par omission (par manque de temps).

Exemple 2 : S'informer et s'éloigner de la réalité

Mais le temps pris à s'informer peut se révéler pure perte de temps, au regard de ce qu'une autre approche, plus humaine, plus directe peut produire. Dans le cadre d'une activité militante, je suis amené à préparer un entretien avec Priscilla Ludosky sur le thème de la planification écologique. Je commence donc à recueillir et analyser les informations à ma disposition : ses déclarations, ses prises de position, ses œuvres, ses actions, ses luttes, mais aussi où elle habite, ce qu'elle fait dans la vie afin de comprendre au plus près de quel réel elle parle. Je collecte donc ces informations puis je traduis l'ensemble dans des questions.

Il se dégage de ce travail préliminaire comme de l'entretien une position politique très cohérente mais assez originale dans le champ politique français, et même vis-à-vis des autres prises de position de Gilets Jaunes. Pour le dire simplement, c'est une position qui privilégie des formes de démocratie participative et de contrôle citoyen mais qui ne place pas en son centre une souveraineté populaire directe (je ne dévoile volontairement rien ici de cet entretien, quiconque lira ses écrits et déclarations publiques identifiera cette position).

À la fin de l'entretien, Mme Ludosky nous donne une clé pour comprendre sa position et faire apparaître sa charpente. Elle est

très inspirée par les luttes pour les droits civiques aux USA et pense notamment à s'appuyer sur les démarches du type des « class actions » sur un modèle américain.

Or, ce dernier apport, cette mise en contexte qui permet de tout mettre en perspective n'est pas à proprement parler, ou pas exclusivement une information. C'est d'abord et avant tout une prise de position, une forme d'aveu amusé en fin d'entretien, un éclairage accordé comme une marque de sympathie. Donnée dès le départ, cette prise de position aurait rendu tout le travail de collecte et d'analyse des informations inutile, ou simplement illustratif (venant illustrer une prise de position) pourvu que l'on fasse confiance à l'interlocutrice. Alors certes, on peut dire que l'intérêt de Priscilla Ludosky pour les formes d'engagement développées dans les luttes pour les droits civiques aux USA est une information, mais en réalité, ce n'est pas un ensemble de données structurées et transmissibles selon un protocole, c'est une sensibilité, une personnalité, des convictions, ,des expériences qui forment une matrice plus ou moins stable, plus ou moins magmatique. Cette prise de position permet de mieux comprendre, de mieux interpréter, mais pas de mieux procéder à une exploitation objective des autres informations produites par Madame Ludosky.

Parfois, la logique ou les conditions de production de l'information éloignent structurellement de la réalité celles et ceux qui reçoivent l'information. Je repense ici à une mésaventure personnelle, sur le plateau d'une chaîne d'information, France 24, en juillet 2014. On m'a invité la veille pour commenter des violences qui ont eu lieu à Sarcelles. Ces violences sont qualifiées d'émeute, et donc l'information diffusée et répétée est

systématiquement : il y a des émeutes à Sarcelles, Monsieur le sociologue, vous qui avez écrit sur les émeutes, qu'est-ce que vous pouvez nous en dire. Pendant les deux minutes qui m'étaient allouées, je me suis échiné à répéter qu'en aucun cas, on ne pouvait parler d'émeute. Les violences antisémites perpétrées contre des commerces avaient été planifiées, organisées, des appels à ces violences avaient été diffusés, et par ailleurs, elles intervenaient après une manifestation interdite par la municipalité mais avec des organisateurs, des slogans, des revendications. Bref, il s'agissait de tout sauf d'émeutes, qui par définition sont spontanées et non organisées. Mais d'une part, les images, remâchées par l'énorme système de production et de diffusion d'images des chaînes d'information ne pouvait pas comprendre autre chose que « ce sont des émeutes », d'autre part le rythme, l'enchaînement des « news » ou des débats entre « experts » ne permet pas de corriger l'information. Or dire « il y a une émeute », c'est dire « des sauvageons ont produit une violence désorganisée, mus par une pulsion » ; alors que dire « des violences ont été organisées, planifiées et réalisées contre la communauté juive de Sarcelles par des groupes coordonnés et qui se sont rattachés à des associations promouvant un programme, des slogans », c'est indiquer un niveau de gravité de crise bien supérieure. Ce n'est pas la même information. Les faits montrés sont les mêmes, les images sont les mêmes mais le sens donné et donc l'information est totalement différente. La personne informée par l'une ou l'autre information ne réagira pas de la même manière. Or, il est difficile de vérifier, et quasiment impossible de rectifier, mot à mot, toutes les informations mitraillées par les chaînes d'information.

Exemple 3 : l'information comme cash-machine

Bien souvent, dans mon travail, l'information est vue comme la source de financement d'un nouveau produit ou d'un nouveau service. Ici, c'est la valeur marchande de l'information et de la mise en information du réel qui est considérée. Ainsi, on fera du monitoring au domicile des personnes âgées, la collecte et l'exploitation de données venant théoriquement financer les services qui viendront justifier l'installation des capteurs. Tout aussi souvent ce modèle économique s'avère totalement inopérant, ce qui n'est pas très grave puisque dans le mode de financement européen de la recherche, ou dans le mode de levée de fonds des *start-ups*, l'argent vient au départ pour valider une idée, un projet, une jolie présentation *powerpoint*, et pas un projet réellement bénéfique pour les populations cibles ou même réellement vendable. Parmi ces projets dans lesquels le *datamining* est central -et parmi lesquels les fiascos sont légions-, certains mettent l'accès direct aux informations (selon la formule consacrée « la bonne information au bon moment ») au cœur de leur *business model* et de leur processus de « création de valeur ». Je vous livre ici trois petits exemples de ce type de projets.

Il m'a été donné d'évaluer, il y a quelques années, un pilulier connecté destiné à deux types de population, des patients VIH et des personnes âgées vivant à domicile mais souffrant de pathologies multiples impliquant des traitements multiples. Le pilulier connecté, lauréat d'un prix prestigieux au CES de Las Vegas, était capable d'allumer les cases de médicaments non consommés, d'alerter le patient et si besoin, d'alerter un proche en cas de non prise de médicament. On fournit donc deux types d'information, aux patients et potentiellement aux proches du

patient (via SMS ou coup de fil) : il est l'heure de prendre tel médicament ; tel médicament n'a pas été pris. Ce dispositif donnant ces deux informations au bon moment devait permettre d'éviter les oublis ainsi que la non-observance des traitements. Dans le cadre de l'évaluation de l'outil connecté, la cohorte de personnes séropositives a repoussé assez unanimement l'appareil, trop gros, laid, souffrant de problèmes de connectivité mais aussi et surtout totalement inadapté aux causes de la non-observance de prescription dans la population séropositive. Ces personnes et leurs aidants me disent que quand ils ne prennent pas leur médicament, ce n'est pas parce qu'ils oublient ou parce que l'information leur manque mais parce qu'ils souffrent d'épisodes dépressifs, ou parce qu'ils négocient parfois durement leur traitement avec leurs médecins. Pour la population plus âgée, malgré des défauts ergonomiques, l'appareil semble valoir le coup d'être testé. Une expérimentation est donc mise en place autour d'un infirmier libéral dans l'Aube. Après l'installation des piluliers chez les 10 personnes sélectionnées, l'infirmier commence sa tournée. Avant la fin de la matinée, l'infirmier avait reçu plus de 20 messages d'alerte. Or son emploi du temps ne lui permettait absolument pas de faire tous les déplacements nécessaires pour vérifier ces informations et corriger le cas échéant la situation. Son emploi du temps se trouve « explosé » par l'arrivée d'une masse d'informations qu'il est incapable de traiter.

Dans un cas comme dans l'autre, pour des raisons différentes, on voit bien que l'information n'a pas de valeur par elle-même, soit parce que sans être hors sujet, elle est hors du champ des représentations et des significations de populations visées, soit

parce qu'elle disrupte (fait exploser) la réalité des relations sociales dans laquelle elle intervient.

Dans un dernier exemple, un dispositif de mesure du nombre de pas est conçu pour les personnes âgées villeurbannaises par les Hospices Civils de Lyon (HCL). S'appuyant sur des semelles connectées et des tablettes, on compte informer les personnes âgées de leur mobilité sur la base de données objectivées, et éventuellement leur proposer des récompenses. Mesurer, informer et récompenser pour obtenir des changements de comportement. L'étude d'usage rend un résultat brutal. Pour les personnes âgées interviewées, savoir le nombre de pas qu'elles font tous les jours, obtenir des récompenses ou encore savoir de combien elles augmentent leur espérance de vie ne les intéresse pas du tout. Pour marcher plus, et se faisant augmenter leur espérance de vie, elles aimeraient savoir où rejoindre une partie de bridge ou de scrabble, un apéro, comment trouver des partenaires pour une partie de jambes en l'air, connaître l'histoire des bâtiments et des lieux qu'elles pourraient croiser, savoir comment fonctionne les transports en commun pour organiser leur retour après une promenade. À la rigueur, elles pourraient accepter un système de récompense mais pas pour elles-mêmes : si par exemple leur nombre de pas était récompensé par des cadeaux ou des bons d'achat pour leurs enfants et petits-enfants, elles pourraient les accepter. Ce dont ils manquent, ce n'est pas d'information comme avait pu le croire dans un premier temps l'équipe des HCL mais de relations et de mises en relation.

Cette série d'exemples ne vient pas démontrer ceci ou cela mais simplement illustrer les défauts ou plus précisément les qualités propres de l'information. Pour rappel, cette dernière est bien

souvent incomplète, trompeuse par omission, et par essence « transformante » pour celui ou celle qui la reçoit. Au passage, la clé du marché de la donnée, c'est d'être capable de redonner du sens à une information qui n'est plus qu'une masse informe de données objectives ; passer de la *data* à l'information, rendre la *data* exploitable, c'est déjà réintroduire de la subjectivité.

Il existe un genre de dilemme du *big data* qui se retrouve dans de très nombreux projets dans le domaine de la santé : le business model du big data exige que la matière première, la data, soit récoltée et traitée en masse et à peu de frais ; l'information n'a de valeur aux yeux des utilisateurs et patient.e.s que si elle fait l'objet d'une forte personnalisation et d'un traitement spécialisé et coûteux. Pour le dire simplement, de nombreuses personnes âgées sont prêtes à accepter d'être monitorées tous azimuts, si et seulement si en échange, on leur fait un rapport personnalisé sur leur santé, rapport produit par un.e ou plusieur.e.s spécialistes. Or le traitement personnalisé par des spécialistes est coûteux (le temps d'un diabétologue ou d'un cancérologue est naturellement plus élevé que celui d'un logiciel de traitement automatisé de la donnée). L'information n'aura pas plus de valeur aux yeux des premiers concernés en augmentant, en s'agglomérant, ni même en fournissant des points de comparaison, mais au contraire en se singularisant et en s'intégrant à une relation de confiance avec un spécialiste.

Il nous faut éviter de surévaluer la valeur de l'information par elle-même et traiter l'information seulement comme un moyen au service de quelque chose d'autre et jamais comme une fin en soi. Cette fin peut être l'expression d'une opinion ou la constitution d'un savoir ou encore la demande d'une prise de conscience,

qu’on pourrait mieux désigner en l’appelant « demande d’accord sur la réalité ».

Partie 2, la prise de position

Ce temps, sûrement trop long, passé à examiner des exemples n'avait d'autre but que de marteler et d'examiner plusieurs aspects d'une réalité incontestable, mais trop souvent minorée ou ignorée : quand on se dispose, quand on s'ouvre à recevoir un flux d'information, on se transforme, non pas seulement parce que les informations peuvent bouleverser, émouvoir, effrayer, provoquer tel ou tel comportement, mais aussi, et surtout parce que l'on doit se transformer pour recevoir l'information, pour devenir un récepteur. C'est moins le contenu que le contenant qui est ici en question ; c'est devenir récepteur, et un récepteur approprié dont il est ici question.

Le premier problème posé par notre culte contemporain de l'information, qui nous pousse à chercher à nous informer sans cesse, à nous laisser bombarder d'information, à consommer de l'information sur un mode ludique (le fameux *infotainment*) n'est pas qu'elles soient anxiogènes ou qu'elles servent au contraire d'anxiolytiques. Le premier problème est que cet effet anxiogène ou anxiolytique intervient après que nous ayons mutuellement exigé les uns des autres de nous rendre disponibles aux flux d'informations continus, notre anxiété devenant une variable des flux produits par un nombre limité d'émetteurs.

Faire de nous des êtres informés perpétuellement, perpétuellement remis à jour, c'est nous donner l'habitude de ne plus interpréter le monde, mais de nous laisser aller à une appréhension soi-disant objective du réel. C'est tâcher d'éradiquer la subjectivité de nos échanges, et *in fine*,

l'interprétation collective du monde, la création du monde commun. C'est une partie de la fin du monde qui se joue là.

Le premier problème posé par notre culte contemporain de l'information n'est pas qu'elle soit manipulable. C'est que pour les recevoir nous nous sommes manipulés nous-mêmes et que cette transformation, cette manipulation est la plupart du temps inconsciente et fait partie d'un impensé. En devenant plus ou moins consciemment des terminaux d'information, nous acceptons plus ou moins consciemment d'abolir en nous cette part d'humanité qui fait de nous des interprètes du monde.

Un être pensant, ce n'est pas d'abord un être qui reçoit des informations ; cela, un moustique peut le faire. Nous devenons des êtres pensants à l'instant où nous commençons à interpréter les informations, à nous en détacher, à spéculer, à imaginer, à rêver, à nous les approprier.

La volonté de tout mettre en *data* et donc *in fine*, en information, menace d'ailleurs la part la plus profonde de notre humanité, c'est-à-dire notre inconscient. Ici, il faut revenir à une définition ancienne de l'inconscient, celle proposée par le philosophe Fontenelle. Pour lui, l'inconscient est formé de la somme des informations que nous recevons, qui nous travaillent mais dont nous ne prenons pas conscience. J'aime à donner cet exemple pour faire comprendre cette acception du concept : vous êtes dans un train, avec des écouteurs sur les oreilles. Sans savoir pourquoi, vous vous mettez à penser à la Russie et en descendant, vous avez une folle envie de pirojkis et de chevauchée dans les vastes plaines. Et pour cause, derrière vous, il y avait des Russes, qui ont empli vos oreilles de sonorités inspirantes sans que vous n'en

preniez conscience. Faut-il une télésurveillance et une appli dédiée pour vous expliquer tous les hoquets de votre sensibilité et de votre imaginaire ? Mais ce qui est vrai pour la vie d'un individu est aussi vrai pour un couple, ou un petit groupe. Faut-il expliciter et livrer à l'exploitation tout ce qui nous lie ? Faut-il objectiver tout ce qui forme la part mystérieuse et aléatoire de nos relations ? Faut-il rendre prévisible et maîtrisable, grâce à une information totale, pure et parfaite, la totalité de nos interactions ? N'est-ce pas aux arts de faire signe vers les linéaments magiques du symbolique ? Mais au-delà d'une vague nostalgie pour une humanité révolue, n'est-ce pas suicidaire de livrer à des processus informationnels (commerciaux à terme) et à des multinationales de l'information tout le champ des échanges conscients et inconscients, qui fait de nous des sujets humains et pas seulement des objets ? Est-il souhaitable, au nom de la performance politique ou technique que permet l'objectivation de renoncer au noble statut de sujet de sa propre pensée ? Quand bien même ce sujet serait imprévisible, immaîtrisable et abyssal ?

Les débats sur les plateaux télévisés des chaînes d'information sont très parlants à cet égard. Alors qu'ils sont des lieux destinés à l'aboiement d'opinions pompeusement appelé « débats », ces échanges entre « experts », politiques, éditorialistes consiste souvent en des batailles d'informations, de faits, de chiffres, d'images fortes et de modélisations sur-mesure, batailles de réalités en quelque sorte, produisant massivement de l'insignifiance et de la défiance. Et cela prend la place de deux choses : l'exposé des fondements philosophiques, culturels, spirituels et moraux de telle ou telle position, explicitée ; le partage de savoirs, avec toute leur profondeur. Vous ne verrez presque jamais, sur un tel plateau, un éditorialiste dire : « *je suis*

un éditorialiste néolibéral-ordolibéral-ultralibéral -au choix-, je crois que le bien pour les sociétés humaines consiste en cela, je m'appuie sur tel ou tel système théorique, philosophique et spirituel pour parler, je parle depuis cette position, ce positionnement vis-à-vis de la société et de mes contemporains ». Vous verrez au contraire des réalités qui se superposent sans se croiser, des vérités qui ne se touchent pas, des mondes qui s'ignorent.

Ce qui ressort de cette mise en conflictualité des informations, c'est l'impression générale qu'on ne peut plus comprendre le monde, que personne ne dit la vérité, que la vérité s'échappe, qu'on ne peut plus faire confiance, que des mondes sociaux concurrents se superposent sans jamais se croiser, et globalement, que plus rien n'a de sens. Mais cela maintient aussi la théorie implicite selon laquelle celui qui disposerait de la vérité factuelle aurait naturellement raison, que cette vérité factuelle, cette bonne information serait en position de se substituer à la délibération politique, au lieu de se contenter de la nourrir.

Le problème c'est que l'information préempte le point de vue que l'on pourrait se composer ; l'information collabore moins à former les opinions qu'à déformer en amont les caractéristiques du récepteur, notamment parce que nous sommes ces récepteurs étonnants capables de nous déformer, reformer, réformer sans cesse, selon les flux que nous recevons et auxquels nous nous rendons disponibles. Ce sont les producteurs d'opinions qui se sont au préalable transformés et déformés pour recevoir les informations. Si leurs opinions peuvent continuer de les différencier, ils sont devenus semblables, indifférenciés du point

de vue de la source d'information et de la manière de s'y abreuver.

Le problème est que le culte contemporain de l'information banalise une asymétrie entre les producteurs d'informations, les transmetteurs d'informations et les récepteurs d'informations, entre ceux qui traitent la data, ceux qui la vendent et ceux qui se retrouvent sous monitoring ou sous surveillance, ceux qui ont une compréhension réflexive de l'information émise et ceux qui ne font qu'en subir la réception ou la captation.

Le culte contemporain de l'information atteint de mon point de vue un sommet dans l'absurde dans l'émission de France Info « Les informés », genre de débat de comptoir entre experts autoproclamés qui s'autovalident en rond, sans échanger la moindre information de première main. La simple existence de cette émission constitue de mon point de vue le réquisitoire le plus sévère qui soit contre notre culte contemporain de l'information et la répartition des pouvoirs qu'il justifie, pouvoir et légitimité des « Informés » sur les gentils ploucs que nous sommes tout juste bons à être administrés puisqu'ils ne sont ni « informés », ni même qualifiés pour comprendre l'information valable.

La bataille d'information, et en son sommet la bataille de chiffres entre experts sur les chaînes d'information continue est tout le contraire de la rhétorique et c'est une production très inégalitaire du réel et du monde commun. Au fait, est-ce que quelqu'un sait encore ce que signifiait, au temps de la Grèce antique où il a été formé, le mot « rhétorique » ? Contrairement à une idée reçue, dans l'Athènes classique, ce mot désigne une langue simple et claire, un langage non professionnel, la langue du simple citoyen,

qu'on oppose au langage des professionnels du verbe, spécialistes et autres experts au langage incompréhensible, à l'époque les prêtres, les rois et les avocats. L'art de la rhétorique consistait à parler droit, non pas à partir d'une expertise exclusive mais à partir de ce que chacun connaît et comprend. Il s'agissait surtout d'éviter que le débat démocratique ne soit préempté par un langage ou une manière de parler (celle des rois et des prêtres) mystique, cryptique, accessible seulement à certains et attribuant à son détenteur un prestige et un pouvoir particulier.

Très loin des Grecs, c'est ce processus maudit contre lesquels les Grecs se sont armés qu'on observe souvent dans les débats publics : la captation du pouvoir et de l'accès à la parole par celles et ceux qui détiennent et comprennent des informations exclusives et hyper spécialisées. C'est comme cela qu'on a organisé le débat public sur l'Andra et le site Cigéo à Bure.

À ce sujet d'ailleurs, on doit faire le constat que le modèle du citoyen informé repose sur la même fiction que celui du marché dans une situation de concurrence pure et parfaite[11]. Pour que les citoyens puissent réellement et équitablement prendre leurs décisions et faire leur opinion en fonction d'une information de qualité, il faudrait que tous les citoyens disposent au même moment de la même information, et des mêmes moyens de la comprendre. Or cela n'est jamais le cas. Une information pure et parfaite est donc impossible. Qui pis est, on doit se rendre compte que produire un débat qui exige un certain niveau d'information produit structurellement de l'inégalité, tant nous ne sommes pas

[11] Si l'on reprend l'axiomatique d'Arrow et Debreu qui démontre l'impossibilité de l'existence de tels marchés.

égaux devant l'information ; nous ne disposons pas de la même somme d'informations, pas des mêmes capacités à traiter l'information, à la qualifier, à la contextualiser. Cela n'est pas rédhibitoire, cela ne doit pas nous décourager d'utiliser des informations dans les débats, nous devons simplement prendre conscience du risque d'augmentation des inégalités quand on exige qu'une délibération collective soit, au préalable, une procédure informationnelle.

Maximes pour une morale par provision

- Ne pas se dire « c'est une information » mais « ce n'est qu'une information ».

- Ne pas se dire « cette information est vérifiable donc elle est bonne pour moi », mais « puisque je peux l'utiliser, qu'est-ce qu'elle implique pour moi, qu'est-ce qu'elle va me faire ? Qu'est-ce qu'elle va faire à celles et ceux qui la recevront ? » .

- Ne pas se dire qu'une information vraie est moins déformante qu'une fausse information.

- Se méfier des informations qui « font l'effet d'une bombe ». Ce n'est jamais une bonne idée, qu'on soit disrupteur ou terroriste, de vouloir faire l'effet d'une bombe.

- Ne pas utiliser, contre une information néfaste par le point de vue qu'elle fait adopter, une somme d'informations tout aussi néfastes du même point de vue, cela n'est au

fond d'aucun gain. Par exemple, si l'on vous démontre que l'augmentation de la souffrance psychique au travail dans les démocraties libérales de marchés a atteint un optimum en termes de rentabilité pour les marchands d'anxiolytiques, ne pas démontrer grâce à d'autres informations qu'on peut faire souffrir mieux pour vendre plus.

- Toujours situer l'émission et la trajectoire de l'information, dans une géographie et une chronologie rigoureuse[12], en d'autres termes, resituer l'information dans un espace-temps.

- Se demander toujours ce que l'information *veut* dire, dans tous les sens du terme.

- Admettre que chaque « récepteur » humain a ses spécificités. Chacun est « équipé » pour être capable de traiter tel ou tel type d'information, et est disponible pour tel ou tel type d'information. Demander d'intégrer une information non conforme à ce formatage, c'est soit s'exposer à l'échec, soit exiger un reformatage. C'est une des raisons pour laquelle l'échange d'information ne peut être pur et parfait, ni fournir une base neutre et équitable pour la prise de décision démocratique.

[12] Pour se donner une idée, c'est assez précisément la démarche de l'émission Cash Investigation, qui est un modèle à cet égard.

- Ne pas faire d’emblée confiance à l’information mais ne pas sombrer dans la défiance généralisée. Avant toute chose, détourner son attention des flux d’informations, choisir le plus consciemment possible les informations auxquelles on se rend accessible. Tâcher de nouer autour de soi des relations riches, productives, basées sur l’amitié, les signes de reconnaissance réciproque, le respect, la délibération en partant de ce dont tout le monde dispose tout le temps et peut mettre en partage : ses convictions, ses valeurs, ses opinions, ses affects, ses sentiments, son histoire, ce qui lui tient à cœur et donne sens à sa vie.

- Privilégier ce qui n’est pas qu’information et qui vaut aussi et surtout par autre chose que les informations éventuellement contenues, et notoirement la prise de posture de l’émetteur ou de l’émettrice :
  - Les histoires, récits, mythes, contes
  - Les témoignages, qui valent d’abord par l’acte du témoin
  - Les illustrations
  - Les poèmes, parce qu’ils permettent de comprendre, de saisir, d’approcher ce qu’il n’est pas possible de transcrire en information
  - Les déclarations, discours, professions de foi, prises de positions, convictions, pamphlets, libelles et autres tribunes
  - Les méditations, réflexions, spéculations

- Un informateur/informé n’est qu’un point relais dans l’IoT (*Internet of Things*), et l’espace déployé par ces acteurs n’est plus un monde commun, une interprétation

du réel, mais un espace immatériel jaillissant de l'intensification des flux d'information, des flux d'agents et d'objets économiques et techniques

- Préférer les messages à l'information, parce que le message, compris en tant que tel, implique toujours non pas seulement la responsabilité de l'émetteur mais aussi sa subjectivité. Il implique une relation entre sujets, et non pas entre objets communicants.

- S'interdire et refuser catégoriquement les : « ce serait trop long à vous expliquer mais vous devez savoir que… ». Toujours mesurer l'opportunité de transmettre une information en fonction du temps dont on dispose pour la transmettre et du niveau de formation de son interlocuteur. Soit c'est trop long et on ne dit rien, soit on a le temps et on partage l'information contextualisée et précisée.

- Cesser, autant qu'il est en nous, de faire verser le monde du côté de la sphère superficielle de la conscience (conçue par Georg Simmel comme la sphère de l'objectivation, du calcul, du temps court, de l'absence à soi, et qu'il oppose à la sphère profonde de la conscience, sphère de la présence à soi et à l'autre, de l'empathie, du temps long, etc.).

- Ne pas chercher à toute force à éradiquer l'altérité dans les processus de communication, ne pas chercher, pour garantir une circulation efficace de l'information à « apérer » nos interlocuteurs selon un protocole

d'échange qui tente (en vain) d'éviter le risque de la subjectivité dans la compréhension de ce qui est échangé.

Politiques inconscientes de l'information

Il existe une sociologie des médias, la médialogie, une histoire des médias, des travaux croisés à l'intersection des disciplines, par exemple sur l'histoire des techniques de propagande. Vous trouverez sans difficulté si vous le souhaitez des travaux scientifiques rigoureux et passionnants sur l'apparition de la manie du chiffre et du chiffre exorbitant notamment dans la presse américaine entre les deux guerres, de l'utilisation de cette culture du chiffre dans les presses nazies, soviétiques, fascistes, et enfin de la lente transformation de la presse d'opinion et de reportage au long cours, en presse d'information capable de se nourrir de dépêches AFP copiées-collées.

Cette littérature, quelle que soit sa valeur n'est pas mobilisée ici, parce que je n'en suis pas spécialiste, parce qu'il faudrait écrire une thèse sur le sujet qui rebuterait nombre de participant.e.s à l'université du Canard Réfractaire, mais aussi et surtout parce que je partager avec vous un questionnement très personnel et à vrai dire élémentaire, une question d'anthropologie profonde qui nous concerne toutes et tous, spécialistes ou non des sciences de l'information.

Ma question est : quelle politique inconsciente du social, et plus profondément du symbolique, sommes-nous en train de mener en plaçant l'information comme fondement de notre vie individuelle et collective ?

En guise de réponse, voici mon hypothèse : profondément, j'ai le sentiment que notre culte actuel de l'information vise une abolition des sujets. Et à travers l'abolition du sujet, qui sait, en finir enfin avec la culpabilité ?

Plus précisément, ce culte vise l'abolition de ce qui, dans le sujet, rend l'action indéterminée, imprévisible et jamais totalement compréhensible. Il vise à expurger l'échange des traces, des scories d'engagement, d'engagement réciproque, de cette part d'indétermination que vient corriger la confiance, le sentiment d'appartenance qui lie deux personnes qui échangent des propos, en se faisant confiance sur le fait que l'autre les comprenne. Il vise à débarrasser l'humanité de ce qui la fonde, c'est-à-dire du symbolique. Indétermination qui fait la fragilité et la singularité de l'humanité. Indétermination qui fait qu'on est obligé de se faire confiance et de s'appartenir un peu pour communiquer parce que nous ne sommes jamais totalement sûrs de comprendre parfaitement ce qui est échangé dans une relation intersubjective.

Naturellement, comme les processus informationnels sont *in fine* le fait d'humains, cette visée purificatrice à l'œuvre dans la mise en information du monde n'est jamais atteinte et il demeure de l'indéterminé dans les échanges. Pour le dire plus simplement, les chaînes d'information les plus velléitairement objectives sont plus que toutes autres de parti pris. Dès lors, qu'est-ce qu'une chaîne d'information si ce n'est une chaîne de formation ou de déformation collective du réel ? Un média qui refuse de donner à cet effort le nom de culture, de fonder sur cet échange des formes d'appartenances dont la valeur transcende les informations-objets échangés.

En fait ces systèmes d'information peuvent être interprétés comme un système d'échange-don écorché -en apparence- de toute substance sociale, un système d'échange-don comme défini par Marcel Mauss dans l'Essai sur le don, avec obligation de donner de l'information, obligation de recevoir et obligation de rendre, un système en apparence libre et gratuit mais en réalité obligatoire et intéressé. Mais un système d'échange-don qui ne dit pas son nom et fait de la société un ensemble opérationnel avec des fonctions de contrôle centralisées, sans reconnaissance réciproque, sans véritable réciprocité et qui sort la production de signification collective de la négociation consciente, qui veut en tout cas en faire l'économie au nom d'un processus d'objectivation sacralisée. Un système d'échange-don qui, contrairement à ses ancêtres analogues dans d'autres cultures, délite, disrupte, explose les sociétés plutôt que de les rendre plus intégrées et plus cohérentes. Un système d'échange qui, puisque sa valeur n'est pas de faire société, cherche une autre valeur à l'information et tente par tous les moyens de vendre la réalité mise en information. Un système d'échange qui fait l'économie de la reconnaissance de l'altérité des sujets individuels et collectifs, et du fait que pour communiquer, nous devons nécessairement faire le constat de notre inexorable altérité, d'une distance qui se maintient entre les interlocuteurs et qui n'est franchie que par un pact de confiance. Un symbole est, avant d'être un signifiant, un signe de reconnaissance réciproque.

En conclusion : la France de traverse

Le citoyen informé, ce n'est pas nécessairement un citoyen savant, ce n'est pas non plus nécessairement un citoyen sage, ce n'est pas forcément un citoyen intégré, avisé, ni même plus puissant, c'est d'abord et avant tout un citoyen déformé, pour le meilleur et pour le pire.

Qu'est-ce que l'information continue dans laquelle nous vivons, sinon l'oblitération continue de la prise de position à partir de laquelle le monde est interprété par des sujets, par des sujets sociaux ? Finalement, se fondre dans un flux d'information en rêvant d'une démocratie parfaite issue de processus purs et parfaits d'information en temps réel, n'est-ce pas faire l'économie de la créativité collective, l'économie du frottement, de la relation et de la possibilité d'inventer ensemble des mondes communs ?

Dans ma pratique professionnelle, ce constat m'a amené à changer de posture et à engager la démarche des Conférences de traverse et de *la France de traverse*, c'est-à-dire d'un travail de mise en récit et en parole du pays vécu, parlé, traversé (ce que je décrirais, si ça vous intéresse, lors de l'atelier). Une pratique de la socioanthropologie qui se conçoit non pas comme un travail de révélation, mais comme un travail de porte-parolat.

Voilà. L'intuition est explorée, nous avons traversé l'orage et placé entre nous un peu de recul sur le sujet que je veux aborder avec vous. Je peux maintenant retourner à une pensée plus construite dans son expression, plus habile et plus douce à l'oreille pour préparer la présentation de dimanche prochain.

A bientôt,

AD.